



Discours de M. le Maire
Commémoration du centenaire
de l'Armistice du 11 novembre 1918
Le 11 novembre 2018

Des noms, des prénoms, des dates.... Alignés, déclinés sur la pierre, gravés pour la postérité.... Pour l'Eternité, comme celle dans laquelle la mort glorieuse a plongé nos vaillants Poilus dans la conscience collective... dans l'Histoire.

Des noms aux consonances familières – 22 noms « bien de chez nous » Qui pour Nous, ont une signification singulière, tant ils évoquent les patronymes des familles fondatrices du Lavandou ; issues de ce métissage entre les lignées de cette Provence séculaire, avec ces vagues de pêcheurs, de bâtisseurs, de cultivateurs, venus de Ligurie et du Piémont voisin, au fil des famines et des rêves d'un monde meilleur. Dont les bras et les sueurs, mêlés, ont construit le Lavandou... alors jeune Commune érigée en village indépendant de Bormes, par Décret du 25 mai 1913. Si jeune, notre Commune, et pourtant déjà si cruellement frappée dans ses plus prometteuses classes d'âges. Un hameau qui dénombrait alors 974 âmes, et dont tous les hommes valides sont partis aux fronts ; 300 ont été mobilisés. 22 d'entre eux ne sont pas revenus.

Sous nos yeux, parfois plus souvent attirés par la lumière et la vie, par les faiblesses de l'oubli aussi... par les déclinaisons chatoyantes de notre village resplendissant... plutôt que par le souvenir funeste... s'égrènent silencieusement, mais douloureusement, les dates des batailles au cours desquelles sont tombés nos aïeux ; bleuets sacrifiés dans l'histoire sanglante de la Grande Guerre ; de notre terrible Histoire.

Et à chaque date évocatrice d'un combat, une famille frappée, crucifiée de douleur, foudroyée dans son épanouissement ; et une jeune

communauté, toute entière, endeuillée autour de l'image de ce « petit du pays », de ce fils, de ce frère, dont le cercueil ne reviendra pas. L'absence, la douleur, le vide.

14 mois seulement après la naissance du Lavandou, comme partout en France, le malheur de la mobilisation générale est venu frapper aux portes des maisons, ce 1^{er} août. La nouvelle est parvenue jusqu'ici apportée par « le petit Var » ; d'abord de cet attentat à Sarajevo dont personne n'avait mesuré la portée ; ni de l'assassinat perpétré par ce GRAVILO PRINCIP contre l'Archiduc François-Ferdinand et la Duchesse Sophie ; ni du mécanisme du « jeu des alliances » qui déclenche la déclaration de guerre de l'Empire Austro-Hongrois contre la Serbie... puis la Russie. Puis de cette invasion que Joffre attendait sur le front de l'Est ; et qui a surpris la Belgique, de cette avancée fulgurante des 1^{ère} et 2^{ème} armées allemandes ; de cette inexorable progression ennemie jusque chez nous. Où le tocsin est venu nous prendre nos jeunes.... Comme 3.800.000 enfants de France appelés sous les drapeaux.

Le pays tout entier fait corps pour les arrêter, ces maudits « casques à pointes » : sur la Marne – où nos Armées remportent leur première grande victoire et provoquent le limogeage de Von Moltke au prix fort des premiers milliers de sacrifices pour défendre la Patrie.

1914 : Clément BAUDINO du 4^{ème} Régiment Colonial, fut notre premier « tué à l'ennemi » le 10 octobre à Vitry-le-François. A 26 ans. Dans une de ces batailles pour tenter d'enrayer l'invasion ennemie... en faisant rempart de sa vie contre les « bôches ». Avant que son frère Fedel du 162^{ème} Régiment d'Infanterie, ne le suive dans la tombe, quatre ans plus tard, à Flirey en Meurthe-et-Moselle... à 34 ans. Et le désastre pour cette famille de pêcheurs.

La saignée ne fait, en réalité, que commencer. Et cette guerre, qui ne devait être que de courte durée, grâce à la suprématie de nos forteresses et de notre armement, aux effectifs gigantesques de nos

Armées, dont les conscrits affluent de toutes les provinces de France et bientôt des confins les plus reculés de notre immense Empire colonial, se transforme en un long et pénible calvaire : celui de l'enfer des tranchées. Où le conflit s'éternise. Une guerre d'usure. Qui s'étend peu à peu sur un front de 400 km.

Pourtant, la France est à la manœuvre, qui lance sa grande offensive en Champagne ; où le 1^{er} Corps Français parvient à enlever toute la première ligne allemande, entre Beauséjour et Perthes, en février 1915. Nouvel espoir – Et très vite la déconvenue : l'ennemi s'enterre, et passe, à son tour, à l'offensive.

Tout s'embrase. Avec le déploiement d'une artillerie qui donne à plein ses « marmitages », avec l'utilisation des gaz de combat à Ypres. En Artois, où la côte 119 sera un tombeau à ciel ouvert pour nos hommes. Et déjà, la deuxième offensive française en Champagne. « Allez-y de plein cœur » a encouragé l'Etat-Major. Ils y sont allés... de toute leur ardeur patriotique. De tout leur courage. Jusqu'au bout de leurs jeunes vies. Pour Ulysse CAMET du 39^{ème} d'Infanterie, mort à 25 ans à Neuville-Saint-Vaast dans le Pas de Calais, cette fois ; au gré de ces offensives et contre-offensives sans succès affirmé. Pour Jules RIVET mort « en mer » le 18 mars 1915, à 22 ans à bord du cuirassé Bouvet, qui explose, après avoir heurté une mine dérivante ; sur ce front du Levant où les escadres franco-britanniques et leur corps expéditionnaire s'efforcent de réduire les batteries Turques pour progresser vers la Mer Noire.

Là-bas, en 1916, notre fringante escadre doit renoncer : ce sera la retraite de Gallipoli ; l'échec devant le blocus des Dardanelles où 250.000 hommes « laisseront leur peau ». 1916, sur terre comme en mer, qui sera la grande saignée pour 11 « pioupious » du Lavandou.

Autour de Verdun, et dans la Somme, la bataille fait rage. « Ils ne passeront pas » clament nos Chefs ! Ce sera Verdun et sa zone rouge et, comme symbole de l'apocalypse, que les deux Etats-Majors se sont

fixés d'emporter à plein bouillon de sang versé. A chaque montée en ligne d'un nouveau Régiment dont chaque pulsation de l'artère vitale, la Voie Sacrée alimente l'hémorragie. La grande saignée, engagée le 21 février ; qui emportera 700.000 soldats morts, disparus ou blessés, durant 300 jours et 300 nuits d'enfer. Les victoires de Cléry et de Forest, la reprise de Douaumont et du Fort-de-Vaux. Mais un désastre pour nos effectifs. Et le Lavandou si cruellement frappé. Louis BERNARD du 7^{ème} d'artillerie à pied, qui tombe à Besançon, à 24 ans. Le clairon Louis CANALE du 12^{ème} d'Infanterie Coloniale, qui meurt à Breuvaines à 24 ans. Emile DANJEAN, du 47^{ème} bataillon de Chasseurs Alpains, à Saily-Saillisel, à 20 ans. Edmond GUILLABERT, du 53^{ème} d'Infanterie Coloniale, à Belloy, à 20 ans, foudroyé par un projectile lâché par un avion ennemi. Fortuné JAUVAT, du 364^{ème} d'Infanterie, à Lihons à 28 ans, de même que son frère Marius, à 35 ans. Alban RAVELLO, du 61^{ème} régiment d'Infanterie à Louvemont – Verdun à 31 ans. Emile ROSSI, à Eclusier, à 30 ans. Marius GAYAUD, du 64^{ème} bataillon de chasseurs, à Cléry-sur-Somme à 30 ans. Lucien ROUX, blessé à Etain et mort à Salon à 20 ans, ... et encore Alfred BREMOND, 21 ans et Justin CAPUS, 25 ans : tous deux péris en mer à bord du Suffren, envoyé par le fond, le 25 novembre 1916 par un sous-marin ennemie après en avoir réchappé aux Dardanelles, avec les inscrits maritimes enrôlés dans la Royale, comme la moitié des combattants lavandourains.

Le Lavandou, comme sa voisine de Bormes, sont dévastés par tant de sang versé. Sans que la Victoire ne soit à portée d'espoir. Le Lavandou et Bormes, côte à côte dans le malheur et le destin brisé de tant de familles.

Aussi, les passions qu'avaient soulevées les disputes sur l'émancipation du Lavandou « s'éteignirent comme un feu de paille » écrira Francis Marmier. 46 morts à Bormes, 22 au Lavandou, tous liés – jusqu'au bout - « Jamais nous n'entendîmes nos parents, ni même

nos grands-parents faire allusion à la séparation. Comme s'il se fut agi d'une honteuse querelle de famille, dont il est malsain de parler ».

Car les malheurs de la guerre ont tout submergé ; de même que les souffrances endurées par nos soldats, leur misérable condition, leur détresse sans fond, celles qu'ils endurent dans l'enlèvement de la Somme, sont parvenues jusqu'ici. Apportées par les lettres qui se veulent rassurantes mais qui ne parviennent pas à dissimuler le froid, la boue, les privations, les rats qui pullulent parmi les cadavres... et la peur sous le déluge de fer et de feu lorsqu'il faut obéir au sifflet et monter à l'abattoir. Et malgré le débarquement des renforts américains de juin 1917 et de leurs chars d'assaut terrifiants, les efforts de la propagande militaire ne parviendront pas à redonner espoir à « l'arrière ». Les offensives Alliées se multiplient à Ypres... 245.000 britanniques tombent dans la boue des Flandres ; et ce sera encore Verdun. Encore un désastre pour les « petits du pays » que ce sinistre 1917 : Jean ARGAUD, l'aviateur de l'escadrille 215, meurt à 20 ans, le 28 avril à Jonchery sur Vesle, 4 mois après avoir obtenu son brevet de pilote militaire ; l'un des rares, dont la dépouille a été ramenée jusqu'ici, à reposer dans le tombeau familial de Pramousquier. Joseph BRIFFA, du 46^{ème} bataillon de chasseurs à pied, meurt à 25 ans à Montigny sur Vesle, dans la Marne ; de même que Victorin DONATI, du 27^{ème} bataillon de chasseurs alpins, 22 ans, mort à Meurival dans l'Aisne ; Paul UGO, du 11^{ème} d'artillerie venu mourir chez lui, à 24 ans et Rodolphe FALDA, disparu en mer à 27 ans à bord du dragueur PHOEBUS.

C'est toute la jeunesse du pays qui a été décimée ou meurtrie. Et cela n'est pas terminé. Pas encore !

Les allemands jettent toutes leurs forces dans la bataille. La grande offensive de 18, à l'Ouest – Saint Quentin est rasé. Paris panique sous les bombardements. Tout peut encore basculer, comme le pressent Foch qui a compris que la Capitale est directement menacée : « il n'y

a plus un mètre de sol de France à perdre ». L'offensive allemande est générale : en Champagne ; au Chemin des Dames, où nous perdons 140.000 hommes. Sur la Marne qui est franchie par la ruée ennemie ; une poussée de désespoir que le Général Mangin arrête à 70 kms de Paris ; alors que nos troupes s'inclinent devant Château-Thierry et perdent la Ferté Milon... que 50.000 soldats français sont encerclés et capturés. Le 6 juin 1918, 2000 soldats américains sont fauchés par les mitrailleuses ennemies, en 1 heure, devant le Bois BELLEAU. Les « SAMIES » y perdront la moitié de leurs 8000 « marines ». La France toute entière retient son souffle.

La Grande Guerre, et son cortège de morts, encore. Le drame est décidément sans fin. Henri ARENE, 26 ans, sur la Marne peut-être ? Frédéric BAUDINO, 34 ans, à Flirey ; Marius JAUVAT, du 112^{ème} régiment d'Infanterie, 25 ans à Goyencourt ; la ville martyre rasée sous une pluie d'obus incessante de huit jours. Où toute vie a disparu.

Le drame jusqu'au bout ; jusqu'à la percée française finale de 45 kms en Champagne ; celle de nos soldats à bout de forces, mais appuyés par la puissance mécanique américaine et ses 54.000 soldats, qui se déploient vers la Somme, et la fulgurante offensive de Pershing sur Thiaucourt. L'ultime sursaut. Jusqu'à la reddition de l'ennemi, à sa capitulation sans condition, et à l'Armistice du 11 novembre 1918 !

Victoire, Victoire, enfin. Dont les cloches qui carillonnent à pleine volée, dans toutes les Communes de France, ne parviennent pourtant pas à balayer le linceul. Qui recouvre tout, chaque village de France. Comme un « tombeau » : celui qui a pris possession de la petite pièce au fourneau, avec les filets de pêche au fond, que le « petit » ne tirera plus jamais face aux Iles d'Or... et ce couvert que la mère continue de dresser, sur la table silencieuse.

Et le malheur partagé avec les rescapés, les estropiés, les « gueules cassées ». Qui rentrent au pays, éclopés et brisés. Par centaines de

milliers. Dans cette douleur lancinante, sourde, que la joie de la fin des combats ne parviendra jamais à apaiser.

Au fil de nos rues, dont les volets se ferment peu à peu sur le malheur d'une famille, de tant de familles, d'une communauté ; de ces messages de mort remis par le garde-champêtre, avec le Maire Paul REYNAUD, endimanché pour la circonstance, et le curé flanqué de ses enfants de cœur, comme des oiseaux de mauvaise augure. Ces horloges qui se figent sur l'heure sombre, et dont le « tic-tac » n'animerait plus la maisonnée au cœur brisé. Ces vies qui s'interrompent, tout autant que s'endeuillent les regards de tout un village. Dont les conscrits étaient pourtant partis, voilà quelques mois, quelques années, ... une éternité... avec la fleur de cire au fusil. Et les vieilles qui se recueillent, encore et encore, tout de noir vêtues, sur les chaises cannées, soutenant ces parents dévastés et ces fratries inconsolables, de deuils sans dépouilles et sans fin ; de ces larmes sous leurs fichus sombres, égrenant leurs chapelets autour du lit de famille. Désespérément vide. Et le glas du clocher que les carillonnades de victoire sont vaines à effacer.

Le malheur. Le malheur et la gloire. Pour tant de sacrifices. Pour tant, pour trop de sang versé. « La Haut » - En Champagne ou dans la Somme, à Verdun et à Douaumont, ou sur le front du Levant, à bord des fringants navires de l'Escadre Alliée, taillée en pièces par l'artillerie turque, ou décimée par les champs de mines des Dardanelles.

Non, Grand-Père, je n'ai rien oublié de tes récits de Port Saïd l'orientale, lors des relâches du croiseur-cuirassé Latouche-Tréville, pour « charbonner », de ces sous-marins perfides, tapis au fond du détroit; de ces mines dérivantes sournoises venues stopper la progression formidable des 14 vaisseaux anglais et des 4 magnifiques français- en fer de lance - pour forcer le passage des Dardanelles ; et de leurs ravages épouvantables causés au Suffren, déjà atteint 10 fois en 14 minutes ... comme du terrible naufrage du Bouvet qui explose,

et de la mort héroïque du Capitaine de Vaisseau Rageot de la Touche, ainsi que de ses 680 marins, dont ton camarade Jules RIVET et de ses 29 officiers... après avoir encaissé 12 coups bien placés des projectiles Turcs de 240 ! Et de tes pudiques évocations de carnage dans cette invincible Armada, où l'Irrésistible s'enfonce, l'Océan qui coule, et l'Agamemnon éventré, l'Inflexible et le Queen Elisabeth sont en feu !... des chaloupes achevées au canon par ces « salauds de Turcs », et de nos marins hachés et carbonisés dans les tourelles, ou noyés derrière les portes étanches. Ni des cadavres jonchant la mer, que l'on gaffe à la hâte, et des 32 rescapés sur le gaillard arrière du Suffren, qui sont pulvérisés d'une seule salve. Ni de ta moustache triste, à chaque pénible évocation de cette terrible bataille du 18 mars 1915, où tant de nos vaillants matelots partis de Toulon ont disparu en mer ; des détails qu'il fallait t'arracher par bribes, à la mémoire intacte mais pudique de tes 21 ans. « Raconte-moi encore, pépé ! »... Et alors, la fierté de ton regard pour ramener le drapeau tricolore sur le mât terrassé... pour revivre le déluge de feu sous KOUM KALEH et SEDDUL BAHR, et le tonnerre des pièces de 305... comme tu devais être magnifique, à la tourelle de tir ; jusqu'à la dernière munition..., jusqu'au débarquement de nos 15.000 zouaves et fusils de l'Infanterie Coloniale pour prendre les ravins de KEVEREZ-DERE à la baïonnette, alors que les 36.000 « Englishes » s'élancent sur Gallipoli. Un autre désastre !...

« Raconte-moi encore, mon pépé, pour que je ne l'oublie pas »...

Le malheur et la gloire pour ces 1.391.000 fils de France, pour ces 22 enfants du pays, tombés au Champ d'Honneur de cette Grande Guerre qui fit 12 millions de morts pour que la France retrouve, il y a tout juste 100 ans, sa liberté et sa grandeur.

Pour que nous n'oublions, jamais, aucun de tous ceux qui ont donné leur vie, pour que sonnent, à toute volée, les cloches de notre église, célébrant l'Armistice, et la paix, enfin.

« A eux l'immortalité, à nous le souvenir »

Eux, dans l'ombre du tombeau.

Eux, dans la lumière de la gloire.

La lumière qui brille au cœur de notre village. Celle de la flamme du souvenir. Celle qui guide. Du patriotisme. De l'abnégation. Du sacrifice. La lumière éternelle des enfants du Lavandou, tombés pour la France.

**Vive la Mémoire des enfants du Lavandou, tombés pour la Patrie
durant la Grande Guerre. Glorieux à tout jamais,**

et Vive la France.

Gil Bernardi,
Maire du Lavandou